

La figure d'Ogier, de la chanson de geste au roman chevaleresque

Voichita Sasu

Volume 32, numéro 1, printemps 1996

Le roman chevaleresque tardif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036010ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036010ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sasu, V. (1996). La figure d'Ogier, de la chanson de geste au roman chevaleresque. *Études françaises*, 32(1), 49–56. <https://doi.org/10.7202/036010ar>

Résumé de l'article

De la Chevalerie Ogier (XIIe siècle) au Livre des visions d'Ogier(1542) s'opère une évolution de la figure du héros épique qui inscrit ce dernier dans un contexte narratif dont les enjeux sont individuels et amoureux, par opposition à la dimension essentiellement collective de l'épopée.

La figure d'Ogier, de la chanson de geste au roman chevaleresque

VOICHIȚA SASU

Tant que l'homme aspirera à un idéal fait de valeurs primordiales, l'imaginaire chevaleresque fera partie des productions littéraires, indifféremment de la forme qu'il prendra, et de l'époque. Il est présent, sous un aspect brut, dépourvu d'ornements sentimentaux, dans l'épopée, qui se targue de refléter une société essentiellement guerrière et des valeurs collectives situées au-delà de toute contestation, société où se meut un héros démesuré par sa vaillance et sa fureur guerrière, et pour qui le paraître égale l'être. Il est également présent dans les romans courtois et chevaleresques où la mutation de la sensibilité et de la conscience d'une société s'affinant au contact des idées humanistes détermine un nouveau type d'aventure, individuelle et esthétique, suscitée par l'amour. D'où la transformation, dans la littérature romanesque de la fin du Moyen Âge, du héros épique appartenant exclusivement au fonds national en un héros chevaleresque plus universel.

Pour illustrer l'évolution que connaît la figure épique à la fin du Moyen Âge et pendant la Renaissance, nous avons choisi de nous pencher sur le cas d'Ogier, héros de chanson de geste (*Chevalerie Ogier* de Raimbert de Paris, XII^e siècle), devenu héros de roman chevaleresque tardif (*Livre des Visions d'Ogier le Dannoyz au royaume de Fairie*, 1542).

L'épopée médiévale reflète une société placée sous le signe de la pérennité et des valeurs échappant à toute

contestation¹, où le contrat féodal assure les relations sociales sans empiéter sur l'indépendance des individus. L'institution de l'honneur comme base même de l'organisation sociale permet à l'aristocratie héréditaire, noblesse de droit, d'imposer ses prérogatives et ses valeurs; ce dont l'épopée témoigne en inscrivant le destin d'un individu dans des enjeux éminemment collectifs. À ce propos, nous renvoyons à *La Chevalerie Ogier*², qui illustre une réalité historique: la résistance de la féodalité au pouvoir central. C'est ainsi que le personnage d'Ogier s'oppose à la royauté, même si c'est pour une raison personnelle, et entend affirmer la justesse de son attitude et de son droit moral. Il ne mâche d'ailleurs pas ses mots en caractérisant l'attitude du roi de «grand légerie», «orguel», «grand estoltie» (v. 4385-4386³).

Pour sa part, le roman — courtois ou chevaleresque — se fait plus clairement illustration des aventures, du destin d'un personnage unique, et se doit de trouver des preuves de vraisemblance en donnant l'illusion du réel; reflet plus ou moins fidèle — minutieux mais généralisant, dirions-nous —, d'un quotidien rehaussé par le merveilleux et l'hyperbole. Si l'épopée offre au roman son moule, c'est en raison du processus manifeste de «romanisation de la littérature épique⁴» qui rejoint, par un syncrétisme tout à fait explicable, l'influence celtique. L'idéal d'un monde où règnent les valeurs collectives se fond dans celui d'un monde qui permet la valorisation de l'individu. Le choix des héros de certains romans chevaleresques du XVI^e siècle est à cet égard significatif: il s'agit de personnalités fortes et volontaires, empruntées à l'épopée (Olivier, Ogier, Fierabras⁵). Mis au goût du jour, affinés, ces

1. Elizar Meletinsky, «Typologie du roman médiéval en Occident et en Orient», *Diogenes*, n° 127, 1984, p. 3.

2. Raimbert de Paris, *La Chevalerie Ogier de Danemarque poème du XIII^e siècle*, éd. J. Barrois, Genève, Slatkine Reprints, 1969.

3. «Je sui uns hom c'on a fair escillier/ De douce France e banir e cachier/ Che m'a fait Kalles qi France a à baillier/ Ne m'a laissé qi vaille un seul denier/ Ne borc ne ville, ne castel ne plaissié/ Ne tant de terre où je pusse coucher/ Callos ses fix ocist d'un esquekier/ Bauduinet mon fil ke tant oi cher.» (v. 3384-3391, p. 139). Voir aussi v. 4195-4197, v. 4382-4389 et v. 7257-7265.

4. Michel Stanesco et Michel Zink, *Histoire européenne du roman médiéval*, Paris, PUF, 1992, p. 119.

5. En 1458, David Aubert (fixé à Bruges et attaché à la cour du duc de Bourgogne) donne une vaste compilation en prose de chansons de geste, intitulée *Chroniques et conquêtes de Charlemagne*. Entre 1496 et 1583, on dénombre 14 manuscrits des romans d'Ogier le danoys; et, de 1480 à 1600, 28 manuscrits des *Quatre fils Aymon* (voir Richard Cooper, «Notre histoire renouvelée: the Reception of the Romances of Chivalry in Renaissance France», dans *Chivalry in the Renaissance*, éd. S. Angelo, Woodbridge, Boydell Press, 1990, p. 210-211).

héros offrent au public l'image d'une nouvelle chevalerie évoluant dans un décor estompé et accidentel de joutes et de combats, désireuse de faste, de cérémonies et de jeux de toutes sortes. Sous le signe de la nostalgie se perpétue un idéal de cour fondé sur des valeurs primordiales, bien que désuètes (chevalerie, courtoisie, prouesse, largesse, «gentillesse»), qui obéissent désormais à un pressant besoin politique (détourner l'aristocratie de toute velléité d'indépendance et assurer son unité autour de la personne du roi⁶). La vaillance guerrière ne suffit plus au compagnon ou au proche du prince; l'exercice de la vertu, le commerce des dames, les fêtes, les banquets et les tournois lui dévoilent l'aspect plaisant et peu dangereux de la vie, tandis qu'il achève, à la cour, sa transformation de chevalier en un véritable courtisan.

À la fin du Moyen Âge, le genre épique ne sombre pas tant à cause du manque d'inspiration et de la lassitude des redites, mais bien plutôt en raison de cette profonde mutation qui s'accomplit dans la sensibilité et dans la conscience d'une nation vaillante — mutation favorisée surtout par l'adoucissement des mœurs, par le goût du merveilleux féerique plutôt que chrétien et par l'influence celtique qui estompe l'influence germanique. Au moment où les armes changent de main (des chevaliers aux *soudoyers* et aux armées régulières), le monde change d'âge. La mentalité médiévale cède la place à une nouvelle mentalité — humaniste — qui cherche son inspiration dans les thèmes chevaleresques et courtois. C'est ainsi que la noblesse peut encore maintenir un certain empire sur une société qui assiste au conflit perpétuel entre réalité et rêve, réel et idéal, avant de devenir purement décorative, lorsque la sujétion éclipse la vassalité, sous le gouvernement d'un roi puissant et incontesté.

La chanson de geste ne disparaît pas, elle se transforme d'une épopée essentiellement guerrière en un roman où le combat n'est plus la raison d'être d'une caste, mais une aventure individuelle et amoureuse, car ayant découvert la femme comme source de joie, de prouesses et de gloire. L'aventure et l'amour, ressentis comme indissociables et nécessaires, deviennent un but et un moyen; but idéal à atteindre, signant l'aboutissement glorieux de la vie (et la fin du roman); moyen initiatique permettant, d'une étape à l'autre, la découverte et la compréhension d'un monde qui n'est plus stéréotypé et qu'il faut embellir d'une touche de merveilleux, égayer d'une pointe parodique, rehausser d'un avant-goût de psychologie

6. Voir Jacques Lemaire, *Les Visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Bruxelles-Paris, Palais des Académies-Klinkcksieck, 1994, p. 20-44.

et de morale⁷. L'intériorité du personnage, cachée par l'armure épique, se découvre et engendre l'amour ; leur fusion, archétypale parce que dialectique, est la raison de la longévité remarquable du genre romanesque :

Dès son apparition, le roman a l'ambition de présenter un véritable modèle de l'humanité. Son personnage possède toutes les vertus : noblesse de lignage et de cœur, beauté du corps, bonne éducation, force physique, excellence dans les armes, sens de la justice et de l'honneur. Son univers fait de mesure, de raffinement, de discrétion, du respect de l'autre, mais aussi d'exploits guerriers et virils, d'une vie brillante et fastueuse. C'est un monde chevaleresque et courtois par définition, dont les caractéristiques, dépourvues de toutes manifestations strictement locales et historiques, tendent vers le général et l'universel⁸.

À la fin du Moyen Âge, la prise de conscience du déclin de certaines valeurs soutenues par la société aristocratique pousse les écrivains à rechercher, surtout dans les guerres des barons chrétiens contre les infidèles, des types de héros romanesques : Roland, Olivier⁹, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Ogier, les quatre fils Aymon. Ces héros épiques, dignes et responsables aussi bien du fonctionnement que de la défense de la société, sont choisis, croyons-nous, non en tant que « représentations vivantes de l'équilibre nécessaire entre la sagesse et la vaillance chevaleresque » comme l'affirme J. Lemaire¹⁰, ni même en tant qu'êtres courageux, mais en vertu de cette graine de folie humaniste, si visible dans l'évolution du personnage d'Ogier. En effet, ce dernier, des prouesses héroïques résultant de la cruauté et d'une folle démesure (dans *La Chevalerie Ogier de Danemarche*) à la folie érasmienne du *Livre des Visions d'Ogier le Dannoys*, devient le signe du passage d'une époque à une autre.

Les héros épiques médiévaux, du début jusqu'à la fin de leur existence violente, restent égaux à eux-mêmes, complètement extériorisés, puisque chez eux le paraître égale l'être. Il n'est donc pas étonnant de retrouver en eux un désir d'autoglorification, entraîné par la coïncidence de l'opinion propre du héros avec celle que les autres (comparses ou ennemis)

7. La « raison » (logique interne) et la « verur » (vérité morale) assurent la cohésion romanesque et la spiritualisation de l'amour (Stanesco et Zink, p. 42).

8. Stanesco et Zink, p. 153.

9. « Bertrand fut preus er Ogier adurés » (*Chevalerie Ogier*, v. 4713, p. 193) rappelle étrangement la prouesse de Roland par rapport à la sagesse d'Olivier.

10. Lemaire, p. 38.

ont de lui. Ainsi, dans *La Chevalerie Ogier*, le personnage éponyme proclame sa loyauté, sa valeur et son courage, en s'adressant à Bertran, messager de Charlemagne : « Mais par la foi que doi à Deu porter/ Se ne laissoie por ma grant loialté/ Et por vo père que je tant amé/ Jamais en France ne porriés retorer [...] » (v. 4560-4563, p. 187) ou à Charlemagne, lui-même : « Ainc ne l'mesfis, si me puist Dex aidier/ Ainçois vos ai servi de cuer entier/ En mainte coite fu por vos mes acier » (v. 6089-6091, p. 249). Ses qualités sont reconnues par tous, notamment par le roi Didier de Pavie, auprès duquel il s'était réfugié : « Sus trestous rois me puis le mis prisier/ Quant à ma cort velt demorer Ogier/ Li bons Danois qi tant fait à prisier/ Le millor prinche qu'ainc montast sor destrier » (v. 4703-4704, p. 192) et par Karaheus, roi persan, s'adressant à son Amiral : « Le fil le roi avomes encontré/ Millor de li ne puet armes porter/ Fors seul Ogier li Danois d'outre mer. » (v. 1410-1411, p. 59.)

Dans le premier livre des *Visions d'Ogier*, le même désir d'auto-glorification est visible dans le discours que fait Ogier (rajeuni et devenu l'époux de la fée Morgue) aux « peuples assemblez », mais sur un autre ton, peut-être même sur le modèle du discours de Folie d'Érasme :

[...] pour virilement/ Entretenir ma grand chevalerie/ et mon antique et noble seigneurie/ Dont mon renom sur tous les autres marche/ En decorant le lieu de Dannemarche/ Ou j'ai assez ma proesse espadue/ Là, et en France ou elle est entendue/ Par le recit des assaultz et alarmes/ Ou l'on a veu tonner mes fortes armes¹¹.

L'intention même de l'auteur, exprimée clairement, est d'illustrer, par son roman, les vertus idéales de l'homme de son temps : félicité d'un esprit aristocratique, sagesse, gloire ; « une tranquillité/ Donnant exemple à sa postérité » (*Livre des Visions*, p. hiiij).

L'évolution du héros épique vers le héros chevaleresque est surtout visible dans la motivation et la conduite du personnage au moment du combat. Si l'Ogier de la chanson de geste est un intraitable révolté assoiffé de vengeance, celui du *Livre des Visions* entend plutôt des exploits individuels et esthétiques, auxquels son « code » même le destine : combats merveilleux contre les *luitons* et les géants d'un présent magique, ou guerre contre le traître Melchior qui veut le tuer. Ogier et ses chevaliers poursuivent ce dernier et assiègent son château

11. *Le Premier Livre des Visions d'Ogier le Dannoyz au royaume de Fairie*, 1542, p. cij.

fort. Melchior est aidé — autre souvenir épique — par 100 000 combattants conduits par «deux empereurs/ de Barbarie et Scyte conquereurs» (*Livre des Visions*, p. ij). La description des coups portés nous transporte brutalement du monde chevaleresque plein de liesse au monde barbare de la folie guerrière. L'assaut dure sept ans¹²; le Danois se retire, s'occupe de son fils, auquel il donne, par le maître, une éducation humaniste, le savoir et la sagesse; mais il lui apprend aussi à lutter, lui donne «l'accollée» et l'envoie en quête d'aventure et donc de gloire. L'idée humaniste de la tolérance se fait jour dans les paroles de Melchior prisonnier qui affirme son besoin de pitié humaine et divine («Ung cueur humain à mercy me doibt prendre» [p. miiij]). Le héros chevaleresque, individualisé et représentatif, appartient à un fonds international commun de types, tandis que le héros épique relève exclusivement du fonds national. La reprise du même héros dans un cadre narratif différent signale donc une évolution, une transformation; et comme les aventures sont un reflet de «l'aventure intérieure», le changement de mentalité est visible dans celui du type d'aventure. L'activité purement guerrière devient, généralement dans le *Livre des Visions*, une aventure galante. La volupté est présente partout au royaume de *Fairie*: amour, souldas, liesse, musique, festins. Le don de soi de Morgue est tempéré par la sagesse des liens «divins» du mariage. Tout moment heureux y est occasion de festin: l'arrivée d'Ogier, son mariage, sa victoire et le baptême de son fils. Dans une atmosphère de joie et de contentement, que l'auteur ne se lasse pas de souligner, des fées récitent, chantent et dansent et l'on y goûte aux mets les plus délicieux. Les sorties guerrières de cet univers empreint de volupté, de mollesse et de paresse semblent autant d'avertissements contre le danger de s'y enliser, et de rappels d'une sagesse qui n'est peut-être que celle du paraître.

L'espace aventureux se vide de sa substance, n'est plus nécessaire au récit, en permettant le voisinage des humains et des fées (ou d'autres êtres fabuleux); la coïncidence du dépaysement et du quotidien souligne ce jeu subjectif avec le temps, fait d'extension, compression, omission. Le thème traditionnel de la fée qui attire un mortel dans une île merveil-

12. Dans la *Chevalerie*, Ogier est continuellement en proie à la fureur meurtrière: «Qui dont véist le bon Danois Ogier/ Desus païens férir e caploier/ Et chaus de France, baron et chevalier/ Plus de sept cens en i ot détrenchiés» (v. 1292-1295, p. 54). Voir aussi le massacre d'Ami et Amile qui n'étaient pas armés (p. 241-242). Castel-Fort avait été donné à Ogier par le roi Didier. Le siège du château d'Ogier par Charlemagne dure aussi sept ans: «Tant sist li rois au castel de la Marche/ Sept ans i sist par vent et par orage/ Ensréré ot Ogier de Danemarche» (v. 8507-8509, p. 344).

leuse se place naturellement, dirait-on, dans un contexte historique ou voulu comme tel¹³. L'ajout du fantastique, de la parodie, de l'humour annihile la distance épique ; la solitude et la démesure ne sont plus les caractéristiques d'Ogier.

Le roman est l'histoire des femmes, et il est certain que la mutation génétique qui a entraîné l'épopée du côté du roman — déclenchée par l'introduction de l'Éros dans la quête du héros — ne doit aucunement être envisagée comme un prétexte littéraire. Le héros épique, qui se révèle par la suite insatiable d'exploits guerriers, est remplacé par un héros romanesque qui se dévoile dans des aventures chevaleresques, galantes, teintées de merveilleux, parfois parodiques. Le passage s'effectue aussi d'un réel connu, immuable, d'un passé absolu et parfait (une histoire à laquelle on ne pourrait rien changer d'essentiel) à un possible envisageable, s'ouvrant sur l'avenir (une histoire qui se fait par la jeunesse, l'enchantement, le dépassement de soi, l'espoir et le rêve — et dont *Le Livre des Visions* est une illustration éloquente). Ce qui définit le roman, c'est l'expérience, la connaissance, la pratique, cette exaltation de l'individuel dans un processus initiatique. Si la tradition chrétienne est une source d'inspiration pour les légendes hagiographiques, la matière de Rome pour les romans antiques, les matières carolingienne et arthurienne pour les romans chevaleresques, c'est parce que la méthode de création narrative la plus commune, à ce moment de l'évolution de l'humanité (et pour des raisons qu'on ne pourrait envisager sans sortir du cadre étroit du présent article) est le développement, l'enrichissement, «l'accommodation» d'une matière héritée. L'apparition du roman répond aussi à celle du lecteur (qui remplace l'auditeur), la demande de romans chevaleresques de la part du public étant mise en évidence par de nombreuses impressions. On présente les événements dans la contemporanéité, accordés aux valeurs de la société du temps tout en permettant le libre accès au rêve et à l'affabulation et en faisant appel aux sentiments personnels, mais en prenant également en compte le jugement du lecteur.

Le roman chevaleresque tardif met à profit, sous le signe de la profusion, une tradition narrative de longue date (épique, celtique, etc.) mais conserve une individualité incontestable grâce, d'une part à cette valorisation de l'individu dans une aventure-initiation que l'on retrouve également dans le roman courtois médiéval, mais aussi grâce à la découverte de

13. Une même situation se retrouve déjà dans *Partonopeus de Blois* (avant 1188), (Stanescu et Zink, p. 80-81).

l'être sous le paraître : l'amour, la volupté, la tolérance, la sagesse.